

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°1 – février/mars 2006

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

J.M.

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Maître Eckhart ou d'un Jacob Boehme. Or, *jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ?*

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Pour certains d'entre nous, il porte le nom du poète romantique allemand et, même, pour quelques uns, son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés dans cette *Lettre mensuelle*, faciliteront l'approche de cette voie spirituelle inaugurée par Novalis.

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

KARL VON HARDENBERG

(1776-1813)

« Novalis naquit le 2 mai de l'an de grâce 1772, sur un domaine du comté de Mansfeld. Il était le premier fils et le second enfant de parents pieux. Dans les premières années de son enfance, il fut un enfant délicat, sans pour autant connaître de maladie grave jusqu'à l'âge de neuf ans ; il ne sembla non plus promettre jusque-là aucun esprit exceptionnel, et seuls son amour extrême et son tendre attachement pour sa mère le distinguaient de ses autres frères et soeurs. Ses parents vivant en permanence à la campagne, ses seuls compagnons de jeux furent sa soeur, qui n'avait qu'un an de plus que lui, ainsi que deux autres frères plus jeunes de quelques années à peine. À l'âge de neuf ans, il contracta la dysenterie, puis à la suite de cette maladie une atonie de l'estomac qui ne céda qu'aux stimulants les plus douloureux et à un traitement long et pénible. - C'est alors que son esprit sembla tout à coup s'éveiller.

Son père, un très brave homme, véhément et actif, était souvent contraint par ses affaires à de longs voyages, et la part la plus importante de son éducation était donc laissée au soin de sa mère et de ses précepteurs. Le calme apaisant de sa mère et l'esprit religieux de ses deux parents, qui se communiquait tout naturellement à toute la maisonnée, firent sur son coeur les impressions les plus profondes, qui l'accompagnèrent constamment jusqu'à ses dernières heures.

Il était très assidu à l'étude et dès l'âge de onze ans maniait le latin et le grec avec une certaine habileté ; de cette époque, on connaît aussi de lui de nombreux poèmes. - Dans ses moments de

repos, ses lectures favorites étaient des poèmes et des contes, qu'il aimait aussi, pour ce qui était des seconds, raconter à ses frères et soeurs. Aussi vaut-il peut-être la peine de noter que, comme il l'indique lui-même, les trois frères aimaient beaucoup le jeu que voici : chacun d'eux était censé être un génie - du Ciel, de l'Eau ou de la Terre - et tous les dimanches soirs, Novalis rapportait à ses frères des nouvelles de leurs royaumes qu'il avait l'art d'agrémenter avec beaucoup de grâce et de variété, et ce jeu se poursuivait sans interruption pendant trois ou quatre ans.

Il lisait l'histoire avec beaucoup de zèle et ses précepteurs n'eurent jamais à stimuler son ardeur au travail. Sans doute eût-il été préférable pour sa santé qu'ils aient parfois contenu son zèle. »

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TEMOIGNAGES

MADAME DE STAEL



« Parmi les écrivains allemands qui se sont occupés de la contemplation de la nature sous des rapports religieux, deux méritent une attention particulière : Novalis comme poète, et Schubert comme physicien. Novalis, homme d'une naissance

illustre, était initié dès sa jeunesse dans les études de tout genre que la nouvelle école a développées en Allemagne ; mais son âme pieuse a donné un grand caractère de simplicité à ses poésies. Il est mort à vingt-six ans [*sic*] ; et c'est lorsqu'il n'était déjà plus que les chants religieux qu'il a composés ont acquis en Allemagne une célébrité touchante. Le père de ce jeune homme est morave ; et, quelques temps après la mort de son fils, il alla visiter une communauté de ses frères en religion, et dans leur église il entendit chanter les poésies de son fils, que les moraves avaient choisies pour s'édifier, sans en connaître l'auteur.

Parmi les œuvres de Novalis, on distingue des hymnes à la nuit, qui peignent avec une grande force le recueillement qu'elle fait naître dans l'âme. L'éclat du jour peut convenir à la joyeuse doctrine du paganisme ; mais le ciel étoilé paraît le véritable temple du culte le plus pur. C'est dans l'obscurité des nuits, dit un poète allemand, que l'immortalité s'est révélée à l'homme ; la lumière du soleil éblouit les yeux qui croient voir. Des stances de Novalis sur la vie des mineurs renferment une poésie animée, d'un très-grand effet ; il interroge la terre qu'on rencontre dans les profondeurs, parce qu'elle fut le témoin des diverses révolutions que la nature a subies ; et il exprime un désir énergique de pénétrer toujours plus avant vers le centre du globe. Le contraste de cette immense curiosité avec la vie si fragile qu'il faut exposer pour la satisfaire, cause une émotion sublime. L'homme est placé sur la terre entre l'infini des cieux et l'infini des abîmes ; et sa vie, dans le temps, est aussi de même entre deux éternités. De toutes parts entourées par des idées et des objets sans bornes, des pensées innombrables lui apparaissent, comme des milliers de lumière qui se confondent et l'éblouissent.

Novalis a beaucoup écrit sur la nature en général ; il se nomme lui-même, avec raison, le disciple à Saïs, parce que c'est dans cette ville qu'était fondé le temple d'Isis ; et que les traditions qui nous restent des mystères des Egyptiens, portent à croire que leurs prêtres avaient une connaissance approfondie des lois de l'univers.

« L'homme est avec la nature, dit Novalis, dans des relations presque aussi variées, presque aussi inconcevables que celles qu'il entretient avec ses semblables, et comme elle se met à la portée des enfants, et se complait avec leurs simples cœurs, de même elle se montre sublime aux esprits élevés, et divine aux êtres divins. L'amour de la nature prend diverses formes, et tandis qu'elle n'excite dans les uns que la joie et la volonté, elle inspire aux autres la religion la plus pieuse, celle qui donne à toute la vie une direction et un appui. Déjà chez les peuples anciens, il y avait des âmes sérieuses pour qui l'univers était l'image de la Divinité, et d'autres

qui se croyaient seulement invitées au festin qu'elle donne : l'air n'était, pour ces convives de l'existence, qu'une boisson rafraîchissante ; les étoiles, que des flambeaux qui présidaient aux danses pendant la nuit ; et les plantes et les animaux, que les magnifiques apprêts d'un splendide repas : la nature ne s'offrait pas à leurs yeux comme un temple majestueux et tranquille, mais comme le théâtre brillant de fêtes toujours nouvelles.

Dans ce même temps néanmoins, des esprits plus profonds s'occupaient sans relâche à reconstruire le monde idéal, dont les traces avaient déjà disparu ; ils se partageaient en frères les travaux les plus sacrés ; les uns cherchaient à reproduire par la musique les voix de la forêt et de l'air ; les autres imprimaient l'image et le pressentiment d'une race plus noble sur la pierre et sur l'airain, changeaient les rochers en édifices, et mettaient au jour les trésors cachés dans la terre. La nature, civilisée par l'homme, sembla répondre à ses souhaits : l'imagination de l'artiste osa l'interroger, et l'âge d'or parut renaître à l'aide de la pensée.

Il faut, pour connaître la nature, devenir un avec elle. Une vie poétique et recueillie, une âme sainte et religieuse, toute la force et toute la fleur de l'existence humaine, sont nécessaires pour la comprendre, et le véritable observateur est celui qui sait découvrir l'analogie de cette nature avec l'homme, et celle de l'homme avec le ciel. »

Madame de Staël, *De l'Allemagne*, 1810.

LA FLEUR BLEUE DE NOVALIS

(1857)

« Les parents étaient couchés déjà et reposaient; la pendule battait sa mesure monotone; le vent sifflait contre les fenêtres agitées, et, par intervalles, la chambre était tout éclairée par la lueur de la lune. Le jeune homme, étendu sur son lit, ne dormait pas. Il pensait à l'étranger et à ses récits : « Ce ne sont point ces trésors, se disait-il, qui ont éveillé en mon coeur ces désirs que je ne puis exprimer. Toute cupidité est bien loin de moi ; mais, oh! que je voudrais voir cette fleur bleue ! Elle est sans cesse présente à mon esprit ; je ne puis ni penser, ni imaginer autre chose. Non, jamais je n'ai éprouvé rien de tel ; c'est comme si je l'avais déjà vue dans un rêve, ou comme si je m'étais assoupi dans: un autre monde ; car, dans le monde où j'ai vécu; qui se serait ainsi soucié des fleurs ? Et

d'une si singulière passion pour elles, jamais je n'en ai entendu parler. D'où vient cet étranger ! Jamais nul d'entre nous n'a vu aucun autre homme qui lui ressemble. Je ne sais vraiment pourquoi j'ai été, seul, si troublé de ses discours. Les autres les ont entendus comme moi et n'ont rien ressenti de pareil ; et faut-il que je ne puisse, parler, de cet état merveilleux ! Je suis souvent dans un ravissement divin, et ; dès que la fleur n'est plus bien présente à mon imagination, quelque chose de profond s'agite en moi. Je croirais que je suis fou, si tout n'était pas si clair, si lumineux à mes yeux et à ma pensée. Depuis ce temps je comprends mieux toutes choses. Un jour, j'ai entendu parler des époques primitives du monde quand les animaux, les arbres et les rochers conversaient avec les hommes ; eh bien ! il me semble qu'ils vont commencer à chaque instant, et que moi je vais comprendre tout ce qu'ils me diront... » Le jeune homme se perdit sans fin en de douces fantaisies et s'endormit. Alors il rêva : ce furent d'abord des horizons lointains, à perte de vue ; des contrées inconnues ; il voyageait sur les mers avec une incroyable promptitude ; il voyait des animaux merveilleux ; il vivait avec des hommes de toutes sortes, tantôt à la guerre dans le bruit sauvage de la bataille, tantôt dans des cabanes silencieuses. Il était fait prisonnier et courait les plus grands dangers. Tous les sentiments s'élevaient en lui à un degré qu'il ne soupçonnait pas. Sa vie était remplie d'événements d'une infinie variété. Il mourait, il revivait ; il aimait d'un amour sans bornes, et il était tout à coup séparé de celle qu'il aimait : Enfin, vers le matin, quand l'aurore parut, il se fit un peu de calme en son âme ; les images de ses rêves devinrent plus distinctes et moins fugitives. Il lui sembla qu'il marchait seul dans une sombre forêt ; çà et là seulement le jour brillait à travers la verte feuillée. Il arriva dans un ravin pierreux, au penchant d'une montagne ; il lui fallut gravir les rochers couverts de la mousse qu'avait déposée un ancien torrent. Plus il montait plus la forêt devenait lumineuse : Il parvint enfin à une petite prairie suspendue aux flancs du mont. Derrière la prairie s'élevait une pierre énorme, au pied de laquelle il y avait une caverne qui semblait l'entrée d'une allée pratiquée dans le rocher. Cette allée le conduisit jusqu'à une assez grande distance, où il vit au loin resplendir une claire lumière. En entrant, il vit un puissant rayon qui, jaillissant comme d'une source, montait jusqu'aux parois de la voûte et s'y brisait en une poussière d'étincelles sans nombre. Ce rayon brillait comme un lingot d'or embrasé. On n'entendait pas le plus léger bruit ; un silence religieux environnait cette apparition magnifique. Il s'approcha du bassin qui flottait et étincelait de mille couleurs. Les murs de la grotte étaient baignés par ce courant d'une fraîcheur extraordinaire, et qui jetait sur les murailles un reflet mat

et bleuâtre. Il trempa ses mains dans le bassin et y mouilla ses lèvres ; tout à coup il fut comme pénétré par le souffle d'un Esprit ; il se sentit intérieurement rafraîchi et fortifié... Il était sur un tendre gazon, au bord d'une source qui jaillissait dans l'air et semblait s'y consumer ; des rochers, d'un bleu sombre et couverts de veines variées, s'élevaient à quelque distance ; la lumière du jour qui l'entourait était plus brillante, plus douce qu'à l'ordinaire ; le ciel était d'un bleu éclatant et tout à fait pur. Mais ce qui l'attirait avec une puissance irrésistible, c'était une haute fleur ; aussi bleue que le ciel, qui se levait au bord de la fontaine et qui le touchait avec ses feuilles larges et étincelantes. Autour de cette fleur, il y en avait d'autres de mille couleurs, et les parfums les plus doux embaumaient l'air. Il ne vit rien que la fleur bleue ; il la contempla longtemps avec un charme pour lequel il n'y a point de nom ; enfin, il voulut s'approcher d'elle, quand elle se mit tout à coup à s'agiter et à se métamorphoser : les feuilles devinrent plus brillantes et s'inclinèrent sur la tige qui grandissait ; la fleur se pencha vers lui, et son calice lui montra une corbeille bleue et large sur laquelle flottait un visage charmant. Son doux étonnement s'accrut à cette singulière métamorphose, quand soudain la voix de sa mère l'éveilla, et il se trouva dans la chambre paternelle que dorait déjà le soleil matinal.

Ainsi commence un roman philosophique inachevé, qui devait être l'apothéose de la poésie, et que Novalis avait intitulé : *Henri d'Ofterdingen*.

Le jeune homme, héros du roman, Henri, est un maître chanteur (*meistersoenger*) du treizième siècle.

La fleur bleue est un symbole. « Cette plante idéale, dit M. Saint-René Taillandier, c'est le calice céleste dans lequel repose ce qu'il y a de plus élevé, de plus sacré au monde, l'amour, la poésie, l'intelligence claire et complète de tous les secrets de l'absolu. Quand Henri d'Ofterdingen aura cueilli la fleur bleue, il aura cueilli l'amour infini et la science universelle. Cette idée rappelle les visions de Dante au Paradis ; mais Dante place ses beaux symboles au milieu du ciel : ici, c'est sur terre, c'est dans le calice d'une fleur que Novalis fait épanouir tous les trésors des régions invisibles. Les mystiques chrétiens impriment à leur âme de sublimes élans et s'envolent dans le monde des purs esprits ; au contraire, les mystiques panthéistes font descendre ce monde sur la terre et les confondent tous deux ensemble, de telle sorte que le réel et l'idéal, la terre et le ciel, Dieu et l'homme, sont inséparablement unis. Tel est le mysticisme de Novalis, et tel est le sens de la fleur bleue. Henri d'Ofterdingen a vu en rêve la fleur symbolique, et le roman

tout entier n'est que l'histoire du voyage de Henri à la poursuite de son idéal. »¹

Novalis était né en 1772, dans la haute Saxe. Son véritable nom était Frédéric de Hardenberg. Son père, le baron de Hardenberg, était directeur des polices de Saxe [*sic*] : il faisait partie, ainsi que sa femme, de la société des Moraves. Frédéric avait étudié le droit aux universités d'Iéna, de Leipzig et de Wittenberg. En 1794, il s'était fiancé, dans la Thuringe, à Mlle Sophie de K... Il l'aimait passionnément. Le 19 mars 1795, Sophie mourut : elle avait eu quinze ans le 17 mars. Cet événement et la douleur profonde que Novalis en ressentit expliquent, dit M. Saint-René Taillandier, tout ce qu'il y a de bizarre et de passionné dans son génie. Cette âme charmante qu'il avait aimée lui apparut désormais comme une muse, comme la messagère des royaumes invisibles. Il se demandait sérieusement si elle avait passé sur cette terre. N'était-ce pas un rêve, une création de sa fantaisie inspirée ? Ou plutôt, comme Béatrice, comme Laure, comme toutes ces créatures privilégiées qui appartiennent à la fois au monde réel et au monde idéal ne s'était-elle pas immédiatement transfigurée dans le ciel mystique de la poésie ? C'est ainsi : que la vie Novalis, et la mort ne l'en sépara point. Ces mots de vie et de mort n'eurent plus de sens pour lui désormais ; il n'y eut plus deux mondes divisés par la pierre du sépulcre ; il n'y eut que le monde de l'âme tout éclairé de ces illuminations alexandrines qui éclatent à chaque page de ses récits, et qui confondaient à ses yeux le passé et l'avenir, le visible et l'invisible, la terre et le ciel, dans un prodigieux éblouissement !

« La mort de son frère Erasme, qui suivit de près celle de sa fiancée, contribua à nourrir ces dispositions mystiques, déjà si puissantes. Il revint dès lors à ses études avec plus d'activité que jamais ; il était, dit M. Tieck, consolé et comme transfiguré. C'est à cette époque qu'il faut rapporter ses *Pensées*, les *Hymnes à la nuit*, et le magnifique fragment intitulé : *les Disciples de Saïs*. Il se livrait aussi avec le plus grand zèle à l'étude de la physique et des mines : il s'en occupait déjà depuis longtemps, lorsque, ayant fait à Freyberg la connaissance de l'illustre physicien Werner, ses prédilections pour ces travaux se réveillèrent avec plus d'ardeur. Novalis fut bientôt après nommé assesseur du cercle de Thuringe ; mais il se livrait, en même temps, avec ardeur, à l'étude de l'art et de la métaphysique. Il faisait de fréquents voyages à Iéna ; il allait voir ses amis les littérateurs et les poètes, les deux Schlegel et Tieck.

¹ *Novalis*, mémoire lu à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, le 17 mai 1847, par M. Saint-René Taillandier, professeur de littérature française à la faculté de Montpellier.

Toutefois, l'idée de son Henri d'Ofterdingen s'étant emparée de lui tout entier, il s'enferma solitairement dans une vallée de la Thuringe, au pied du mont Kyffhaeuser [*sic*]. Après quelques mois consacrés au travail, il était de retour à Weissenfels, et il écrivait à Tieck : « Mon roman est en bon train ; j'ai terminé déjà environ douze feuilles d'impression, et le plan est assez complet dans ma tête. Cela fera deux volumes. J'espère avoir achevé le premier dans trois semaines ; il est la préparation et comme le piédestal de la seconde moitié, et l'ensemble sera une apothéose de la poésie. » Fiancé une seconde fois, il devait se marier au mois d'août; et ce fut à ce moment même que la mort vint l'arracher à ses enthousiasmes et à ses espérances. Il se disposait à partir pour Freyberg, où demeurait sa fiancée, quand une maladie terrible se déclara et l'épuisa en peu de temps. Dans un voyage qu'il fit alors auprès de sa sœur, mariée à Dresde, le mal s'accrut encore, et quand, au commencement de l'hiver de 1801, il revint à Weissenfels, son état était désespéré. Il n'éprouvait pourtant aucune souffrance grave ; la maladie ne l'empêchait point de se livrer à ses études chéries. Quelques unes de ses poésies datent de cette époque. Il lisait ardemment la Bible et aussi les écrits de Lavater: On eût dit qu'au moment de s'éteindre, toute sa vie se recueillait en un effort suprême. A mesure que sa faiblesse augmentait, son âme s'attachait avec force à tous ces travaux commencés qu'il lui fallait abandonner si tôt; elle brûlait d'une exaltation mystique et douce, et tous ces fragments épars de poésie, de philosophie, ces projets qui se croisaient dans sa pensée, ces romans qui eussent été des poèmes, toutes ces ébauches se coloraient à ses yeux de ces lueurs saintes de l'inspiration, qui éclairent d'avance dans le cœur de l'artiste l'œuvre qu'il a conçue et qu'il va réaliser. Il saisissait son pinceau comme pour la première fois ; il disputait à la mort un monde d'images à demi tirées du béant et qui demandaient à vivre ; mais il fut vaincu dans cette lutte inégale, et tomba en face de son œuvre inachevée. C'est ici qu'il faut redire le vers d'un poète sur Masaccio mourant :

Hélas! la mort te prit les deux mains sur la toile.

Le 19 mars, l'anniversaire de la mort de Sophie de K... sa faiblesse avait été extrême; ses amis ne le quittaient point, et le 21, le plus ancien de tous, Frédéric de Schlegel, vint d'Iéna pour le voir. Ce fut une grande joie pour Novalis. Pendant quelques jours il parut mieux ; il était plein de vivacité, et passait des nuits tranquilles. Le 25 au matin, vers quatre heures, il se fit donner quelques livres, déjeuna, et parla jusqu'à huit heures avec beaucoup de calme. Vers neuf heures, il pria son frère Charles de se mettre au piano, et pendant ce temps il s'assoupit. M de Schlegel, qui entra dans la

chambre, le trouva endormi paisiblement; ce sommeil dura jusqu'à midi ; quelques minutes après, le poète passait doucement dans le monde supérieur, sans souffrance, sans agonie, sans que la mort altérât l'élégante noblesse de son visage. Il n'avait pas vingt-neuf ans.

Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. « Il était grand et mince, dit son ami Tieck, toute sa personne était pleine de noblesse. Ses cheveux châains tombaient en boucles, son œil noir était clair et brillant; le teint de son visage et surtout de son front, où siégeait une pensée si haute, était comme transparent ; il ressemblait au magnifique tableau d'Albert Dürer, au Saint Jean l'Évangéliste qu'on voit aujourd'hui à Munich. Sa conversation était remplie de vivacité et de charme; ouvert, cordial, tout le monde l'aimait. Bien qu'il dévoilât souvent dans ses entretiens la profondeur de son âme, bien qu'il parlât comme inspiré du haut des régions invisibles, il était pourtant joyeux comme un enfant ; il plaisantait avec une gaieté naïve, et s'offrait lui-même de bonne grâce aux plaisanteries des autres. Sans vanité, sans orgueil, éloigné de toute affectation et de toute hypocrisie, c'était un homme, un homme véritable ; c'était la forme terrestre la plus pure et la plus aimable d'un noble esprit immortel. »

Article paru dans *Le Magasin pittoresque*, Paris, 1857

ARMEL GUERNE

MONOLOGUE

De « Monologue » (1798), Armel Guerne disait : « Ce texte est capital, à mon sens, et tout à fait significatif de la « manière » de Novalis. Une lecture pauvre le laisse pour rien ; mais à y réfléchir, puis à le méditer, il devient proprement inépuisable, d'une richesse telle et d'un retentissement si profond en toutes choses, qu'une vie entière y peut à tout moment revenir écouter et apprendre. Il y a là véritablement une clef mystérieuse, merveilleusement prête à libérer de leur impatience un nombre infini de mystères. Le titre même du fragment a vertu de sagesse : tout écrit est essentiellement un monologue à l'intérieur du langage, qui est lui-même une sorte de conscience en grand. »

On lui doit la traduction de ce fragment dans les *Oeuvres complètes* du poète romantique allemand (Gallimard, 1975). C'est une seconde version, reprise dans un volume d'Armel Guerne, intitulé *Fragments*, Solaire, 1985, qui est proposée ici :

« Monologue.

Ce sont, à vrai dire, choses extravagantes que le langage et l'écriture ; la vraie conversation est un pur jeu de mots. L'illusion ridicule et dont il faut s'étonner, c'est que les gens s'imaginent parler pour les choses qu'ils disent. Le propre du langage, précisément, c'est qu'il ne parle seulement que pour soi, et nul ne le sait. Voilà pourquoi il est un mystère si merveilleux et fécond : car lorsque quelqu'un se met à parler seulement pour parler, c'est alors justement qu'il exprime les vérités les plus originales et splendides. Mais s'il veut parler de quelque chose de défini, alors la langue capricieuse lui fait dire les choses les plus ridicules, les plus absurdes. C'est aussi là l'origine de la haine que tant de gens sérieux ont pour le langage. Ils voient bien sa malice mais ne voient point que le bavardage qu'ils méprisent est le côté infiniment profond et sérieux du langage. Si seulement on pouvait faire comprendre aux gens qu'il en est des mots comme des formules mathématiques : elles forment un monde à part, ne jouent qu'entre elles seulement, n'expriment rien d'autre que leur nature merveilleuse, et c'est pourquoi justement elles sont si expressives – pourquoi se reflète en elles l'étrange jeu des rapports des choses. C'est par leur liberté, uniquement, qu'elles sont des membres de la nature, et c'est par leur libre mouvement que s'exprime l'âme du monde, faisant d'elles une mesure délicate et un dessin des choses. Ainsi en est-il du langage. Qui possède, avec un sentiment raffiné, sa mesure, son doigté, son esprit musical, qui se laisse émouvoir intimement par son action délicate et laisse aller sa langue ou sa main sous son autorité, celui-là est prophète ; celui par contre qui sait cela tout aussi bien, mais qui n'a point assez d'oreille et le sens du langage pour écrire ses *vérités*, celui-là sera joué par lui et moqué par les hommes comme Cassandra par les Troyens.

Si je crois ainsi avoir exprimé clairement l'être et le ministère de la poésie, je sais pourtant aussi qu'aucun homme ne peut le comprendre et que j'ai dit une parfaite sottise, puisque j'ai voulu expressément le dire, et qu'ainsi il ne peut y avoir de poésie. »

Armel Guerne, *Fragments*, Solaire, 1985, n°200

« Il y a quelque chose de drôle, à vrai dire, dans le fait de parler et d'écrire ; une juste conversation est un pur jeu de mots. L'erreur risible et toujours étonnante, c'est que les gens s'imaginent et croient parler en fonction des choses. Mais le propre du langage,

à savoir qu'il est tout uniment occupé que de soi-même, tous l'ignorent. C'est pourquoi le langage est un si merveilleux et fécond mystère : que quelqu'un parle tout simplement pour parler, c'est justement alors qu'il exprime les plus originales et les plus magnifiques vérités. Mais qu'il veuille parler de quelque chose de précis, voilà alors le langage et son jeu qui lui font dire les pires absurdités, et les plus ridicules. C'est bien aussi ce qui nourrit la haine que tant de gens sérieux ont du langage. Ils remarquent sa pétulante espièglerie ; mais ce qu'ils ne remarquent pas, c'est que le bavardage négligé est justement le côté infiniment sérieux de la langue. Si seulement on pouvait faire comprendre aux gens qu'il en va, du langage, comme des formules mathématiques : elles constituent un monde en soi, pour elles seules ; elles jouent entre elles exclusivement, n'expriment rien si ce n'est leur propre nature merveilleuse, ce qui justement fait qu'elles sont si expressives, que justement en elles se reflète le jeu étrange des rapports entre les choses. Membres de la nature, c'est par leur liberté qu'elles sont, et c'est seulement par leurs libres mouvements que s'exprime l'âme du monde, en en faisant tout ensemble une mesure délicate et le plan architecturale des choses. De même en va-t-il également du langage : seul celui qui a le sentiment profond de la langue, qui la sent dans son application, son délié, son rythme, son esprit musical ; - seul celui qui l'entend dans sa nature intérieure et saisit en soi son mouvement intime et subtil pour, d'après lui, commander à sa plume ou à sa langue et les laisser aller : oui, celui-là seul est prophète. Tandis que celui qui en possède bien la science savante, mais manque par contre et de l'oreille et du sentiment requis pour écrire des vérités comme celles-ci, la langue se moquera de lui et il sera la risée des hommes tout comme Cassandre pour les Troyens.

Mais si je pense avoir, par ceci, précisé de la façon la plus claire l'essence même et la fonction de la poésie, je sais aussi que pas un homme ne le saurait comprendre et que, l'ayant voulu dire, j'ai dit quelque chose de tout à fait stupide, d'où toute poésie est exclue. Pourtant s'il a fallu que je parle ? si, pressé de parler par la parole même, j'avais en moi ce signe de l'intervention et de l'action du langage ? et si ma volonté n'avait aucunement voulu ce qu'il a fallu que je dise ? Alors il se pourrait bien que ce fût là, à mon insu, de la poésie, et qu'un mystère de la langue eût été rendu intelligible... Et aussi, donc, que je fusse un écrivain de vocation, puisqu'il n'est d'écrivain qu'habité par la langue, puisque l'écrivain né n'est seulement qu'un inspiré du verbe ! »

Novalis, « Monologue », 1798 (Traduction Armel Guerne)

BOEHME ET NOVALIS

« L'influence que Jakob Böhme exerça sur Novalis est une question extrêmement discutée. Cf. EDERHEIMER, « Jakob Böhme und die Romantiker » et FEILCHEWFELD, « Der Einflusz Jakob Böhme auf Novalis ». Cf. aussi KLUCKHOHN, « Die Auffassung der Liebe... ». Le problème en gros est le suivant : nous savons d'une façon certaine que Novalis lut Böhme (à l'instigation de Tieck, Cf. la poésie « An Tieck ») pendant l'hiver 1789-1800. La lettre à Tieck du 23 février 1800 nous le montre très occupé du théosophe de Görlitz, dont la « joie sereine » lui paraît être le vrai climat de l'âme. Il voit en lui « la puissance du printemps, le jaillissement, la pensée créatrice et la confusion de ses énergies, qui enfantent un monde ». Il a abandonné les « Disciples » qu'il reprendrait maintenant dans un tout autre esprit (K. IV, 329 sq.). Ce nouvel esprit se manifeste dans « Henri d'Ofterdingen », et plus particulièrement dans la deuxième partie, le seul endroit de son oeuvre dans lequel on puisse déceler avec sûreté des traces d'influence directe de Böhme (le chant d'Astralis). Un fragment contemporain (aux environs du 1^{er} février, d'après KLUCKHOHN) nous apprend qu'il a fait venir Böhme de Weimar et qu'il projette une dissertation sur lui (K. III, 312). Ce sont là les seuls indices certains que nous puissions relever.

Mais la question se complique du fait que nous trouvons, épars à travers toute l'oeuvre de Novalis, des passages qui semblent être des souvenirs très précis de la pensée de Böhme. Nous en avons signalé quelques-uns au cours de notre exposé on pourrait les multiplier. Je ne parle pas des passages où apparaît simplement le nom de Böhme, comme par exemple dans « l'Europe » (K. II, 72) ou le fragment de l'automne 1799 sur les « genres de la Prose » (K. 111, 298) qui n'impliquent aucune connaissance directe de l'oeuvre du théosophe. Très souvent on est amené à rapprocher la pensée de Novalis de celle de Böhme. Est-ce à dire que l'on se trouve en présence d'un fait d'influence ? C'est possible, ce n'est pas certain. Novalis pourrait avoir eu une connaissance indirecte ou fragmentaire (le Böhme par les milieux piétistes dans lesquels il vivait et auprès desquels (malgré Zinzendorf) Böhme était en crédit). Il est plus plausible de penser que nous avons affaire ici à ce que nous avons appelé plus haut un phénomène de confluence, à la rencontre de deux esprits issus du même climat intellectuel (Cf. dans A. BÉGUIN, « L'Âme romantique et le rêve », le chapitre intitulé « La Renaissance renaît ») et répondant de la même façon aux mêmes problèmes métaphysiques posés en termes identiques. Il est vain, je crois, de chercher à déterminer de plus près l'influence

que l'un a pu exercer sur l'autre. La recherche de cette influence doit en tout cas être strictement limitée à « Henri d'Ofterdingen ».

Maurice Besset, *Novalis et la pensée mystique*, Aubier Montaigne, 1947, Appendice II.

NOVALIS ET L'INITIATION

Prologue

L'expérience spirituelle du poète romantique allemand, son œuvre philosophique et poétique délimitent très exactement ce qu'il possible de définir comme une voie initiatique chrétienne et, pour l'avoir parcourue toute entière lui-même, en si peu d'années d'ailleurs, comme sa destinée spirituelle l'y entraînait, il nous en donne l'accès. Au petit nombre de ceux qui sont engagés sur « le chemin mystérieux qui va vers l'intérieur », il apparaît comme le maître de cette voie, et il est leur maître. Certes, nous savons que les maîtres spirituels ont quitté l'Occident, mais de l'Orient *métaphysique* où il se tient, il ne cesse de diriger vers lui, *en s'avançant vers eux*, tous ceux qui le reconnaissent comme leur propre maître.

Il est pour eux l'initiateur à cette voie de *foi et amour*, de fidélité amoureuse, qui fut la sienne :

« L'Etranger qui s'avance au-devant de nous porte les traits adorables du poète romantique allemand.

Tel est le mystère de *Foi et d'Amour* qui oriente nos destinées vers Lui.

Il s'est introduit dans nos vies à l'âge de notre prime adolescence.

Il habite désormais dans le secret de nos coeurs.

Il *est* ce secret.

Ainsi l'intime de nos âmes partage-t-il le même secret de son visage admirable et de son Nom très pur : NOVALIS »

Prochain numéro : 1 – *Notre Novalis*

SOMMAIRE

Documents biographiques

Karl von Hardenberg

Documents littéraires et témoignages

Réception de l'œuvre de Novalis en France avant 1900 :
Madame de Staël, *De l'Allemagne*, 1810, extrait
« La fleur bleue de Novalis », *Le magasin pittoresque*, Paris, 1857

« Monologue », deux versions d'Armel Guerne

Boehme et Novalis

Maurice Besset, Appendice II, *Novalis et la pensée mystique*

Novalis et l'initiation

Prologue



Cette Lettre bimestrielle est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés

2006